“ Le coupeur de M^cCormick, quoique amené ici dans son maillot, est parvenu à son âge adulte, et a acquis son triomphe de cet Etat et cette ville. Et alors n'avons nous pas l'inimitable charrue d'Atkius, né et élevé ici, et publiant l'adresse et l'entreprise de de nos citoyens, parmi un peuple de langues étrangères, dans l'Europe Continentale.”

La dernière est une machine populaire qui coupe et racle le grain, prêt à être lié, à une seule opération. Une brève histoire des machines à couper et à faucher est donnée :—

“ Couper du blé par le moyen de machines n'est certainement pas une nouvelle idée. Il existe encore un couteau d'une machine pour cette fin employée dans les campagnes de la Gaule par les anciens Romains. C'est une espèce de charette poussée devant l'attelage, avec un appareil pour arracher les têtes du grain. Nous ne savons pas jusqu'à quel point elle était en usage. Le sujet paraît être resté dans l'oubli jusqu'à ce siècle, quand un Boyce le retablit en Angleterre, par l'invention d'une machine pour couper le blé. Elle fut suivie par plusieurs autres, qui, en différents temps, firent des machines. Je n'ai pas besoin de rester longtemps sur l'histoire du coupeur dans ce pays. Les coupeurs de Hussey et de McCormick furent les premiers inventés. Le premier que je vis en opération fut en 1836, à Laporte, le jour de mon entrée à Chicago ; mais peu avaient été faits dans ce temps-là. Quelques-uns de ces instrumens furent vendus ici vers 1845 ; mais l'instrument de McCormick ne commença pas à être distribué qu'en 1847.

“ Le faucheur est entièrement un instrument américain, et de récente introduction. Quand je vis la première épreuve de cet instrument en 1848, je n'avais aucune idée que la chose serait réalisée. Mais les difficultés alors anticipées, et qui avaient rapport à la coupe de l'herbe, sont entièrement surmontées dans les machines de Danford, et probablement par plusieurs autres ; et de là l'herbe comme elle le doit être coupée par les chevaux, ou par la vapeur. Existe-t-il quelque doute que le blé d'inde ne viendra pas bientôt dans la même catégorie.”

Il considère ensuite l'économie des moissonneurs et des moulins à battre. Ils sont menés par la force, et font l'ouvrage avec beaucoup de certitude, et en les employant on fait beaucoup moins de perte.

“ Quant à nos moulins à battre et à nos moissonneurs, je ne trouve aucune économie

dans la machine, en coupant un acre ou dix en le sur-coupant avec un javeleur ; ni en battant au moyen d'une machine, le battant de nouveau avec le fléau, sur la même échelle. J'ai toujours remarqué que vous ne pouviez pas engager un coupeur pour couper votre grain pour meilleur marché par acre que vous pouvez engager un homme pour le couper avec son javeleur. Où est donc l'économie ? D'abord dans la substitution des chevaux pour les hommes. Chaque ferme a une ou deux paires de chevaux, qui peuvent être aussi bien employés à couper du grain comme laissé à ne rien faire ; de là le pouvoir moteur est souvent aussi bon que le pouvoir épargné. Alors, il y a une épargne de temps. La moisson peut être coupée une fois au lieu de trainer pendant une longue période de temps de chaleur et de fatigue extrêmes, et ainsi induisant la prostration et la maladie, en addition à la perte de la récolte de mille manières en l'égrenant, et la laissant exposée à la tempête, etc. Et ce qui est environ la même chose en substance que ces deux dernières considérations, c'est que la quantité de grain peut être grandement augmentée. Et quoique vous faites moins par minots sur 1000 que sur 100 minots, comme un marchand qui vend plus de bon à un moindre profit, vous faites plus d'argent. Si la dépendance sur les hommes pour couper le grain et en disposer était la même qu'il y a dix ans passés, peut être n'y aurait-il pas le quart de la récolte de l'Illinois produit aujourd'hui. Je ne connais pas le nombre des moissonneurs employés actuellement dans cet Etat. Peut-être pourrait-on le mettre à 10,000. Supposons que chaque machine peut épargner le travail de quatre ou cinq hommes, et nous aurons épargné le travail de 40,000 à 50,000 travailleurs.”

M. Wight croit que “ les outils dont se servent les hommes, sont un indice aussi sûr du caractère et du goût du peuple qui les emploient qu'un os d'un animal dans la main de Cuvier, était de la sorte de l'animal auquel il appartenait.” De là “ vous ne trouverez pas d'instrumens bien finis, tels que les planteurs, les moissonneurs, les faucheurs en grand nombre parmi un peuple barbare, soit nègre, esclaves, ou de personnes dans une liberté nominale. Quant au futur des inventions agricoles il est suggéré de chercher un nouveau pouvoir :—

“ On ne se sert pas des muscles des chevaux sur nos lignes de voyages, comme étant trop faibles et trop variables pour

cette fin. La vapeur y est substituée. Mais tandis que la vapeur est sûre et économique pour voyager, elle ne semble pas être ainsi actuellement pour les fins agricoles. Elle requiert un corps trop pesant et trop lourd, et n'offre pas de sûreté quant au feu pour l'ouvrage de la ferme. N'y a-t-il pas dans le catalogue des forces de la nature une force puissante, docile, agile, que l'on pourrait appliquer facilement et avec sûreté mouvoir nos charrues, couper et faucher nos récoltes, pour laisser nos chevaux en repos ? Qui sait si l'éclair ne travaillera pas pour nous quand une fois nous le connaissons mieux, et nous aurons appris quelle espèce de harnais il aime à porter ! Avec quelle agilité il parcourerait les distances longues et courtes ! Combien il serait fidèle à rapporter notre histoire de commerce, d'amour ou de chagrin, quand une fois nous le aurions fait comprendre correctement ! Les rivières, les plaines, montagnes, l'espace, ne sont rien pour lui. Il ceint la terre et se retourne à la place où nous l'avons vu partir. L'éclair est aussi fort qu'il est léger. Peut-être porterait-il le collier et agiterait la faux, aussi fidèlement que puissamment. Demandons lui la question.

“ Hâtons nous pas de mettre des limites à possibilité, surtout où nous avons trouvé qu'elles avaient été surpassées. Il y a une progression illimitée pour celui qui y travaille comme il faut. Suivons son chemin et atteignons ses promesses.”

La lecture de M. Wight comprenait une vue très sensée du sujet et sous ce rapport on peut la citer comme exemple. Si toutes les lectures données dans les collèges et les institutions agricoles avaient été formées sur cette base, elles auraient eu plus de droit à l'attention des hommes pratiques, et il en aurait résulté beaucoup plus de bien positif.

—:o:—

REVUES.

The Gardener's Chronicle and Agricultural Gazette. Journal d'Economie Rurale et de Nouvelles Générales. Prix, timbré pour la circulation coloniale, 6d. Bradbury et Evans, Londres, Angleterre.

The Gardener's Chronicle a la plus grande circulation et est le plus habilement conduit des journaux hebdomadaires britanniques dévoués à l'agriculture. En addition à ses intéressantes communications sur tout ce qui concerne les opérations de la culture, il contient un sommaire bien rédigé des nouvelles britanniques et européennes, et est spécialement adapté au cultivateur dans ces Provin-